Réflexion sur la condition féminine en France au XIXe siècle

Après avoir lu l’extrait de « *Une vie »*, je vois un baron, aussi un père qui aime sa fille en méditant un plan complet d’éducation pour elle, dans lequel sa fille est restreinte dans sa maison « *jusqu’à douze ans* », et puis mise au Sacré-Cœur où elle est « *enfermée, cloîtrée, ignorée et ignorante des choses humaines* ». Le baron est également un mari qui décide tout, «*malgré les pleurs de la mère* ». Ce que le baron pense le meilleur pour sa fille : « *heureuse, bonne, droite, et tendre* », est aussi la demande, imposée par la société à l’époque, pour toutes les femmes.

Il semble qu’au XIXe siècle, on a commencé à penser à la nature originelle de l’homme, mais la condition féminine n’est pas encore trop améliorée. C’est un peu comme la situation en Chine de la même époque : une femme devrait obéir à son père et à son mari. Depuis sa jeunesse, elle reçoit son « éducation » dans sa maison, d’où elle apprend les « vertus traditionnelles » pour les femmes, et pratique les affaires domestiques. Si elle est d’origine aristocratique, alors elle peut aussi apprendre à lire. Quand elle atteint son « âge de mariage », normalement, c’est son père qui décide qui elle peut épouser, mais elle-même n’a pas de choix. Et comme une femme de son mari, elle devrait le soutenir inconditionnellement et soigner les enfants dans la maison, en faisant toutes les tâches domestiques. Si elle réussit à faire tout, elle est considérée alors comme « *heureuse, bonne, droite, et tendre* ».

Et voilà la condition féminine que l’extrait du texte implique, elles étaient accessoires des hommes, et elles avaient besoin de l’égalité et de la liberté.